

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 39

Artikel: Petits rentiers
Autor: Krafft, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218231>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 00**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

FINI, LE COMPTOIR !

L'E.veau d'or est encore debout ! » Non, ce n'est pas ce que nous avons voulu dire. « Le Comptoir est enfin fini ! » C'est une manifestation lausannoise annuelle qui, sans inconvénient aucun, pourrait devenir bisannuelle, c'est-à-dire n'avoir lieu que tous les deux ans ; pas deux fois par an. Diable ! deux fois par an, mais les camomilles et le bicarbonate se raient hors de prix.

« Le Comptoir est enfin fini ! » Donc on en peut dire tout le mal voulu, sans lui faire de tort. Eh ! bien, détrompez-vous : nous allons vous en dire du bien, beaucoup de bien, rien que du bien. Et c'est sincère, allez ! Oh ! nous vous voyons sourire. Vous nous avez peut-être rencontré dans le hall des dégustations, la sourire aux lèvres, l'œil brillant et le chapeau « sur l'oreille » et vous en avez conclu que c'était là pour nous tout l'attrait du Comptoir. Vous ne vous trompez pas tout à fait, mais vous exagérez fortement. Oh ! oui, très fortement. Il y a autre chose au Comptoir. Vous songez sans doute à toutes les merveilles que l'initiative, l'ingéniosité, l'intelligence de nos commerçants et industriels ont réalisées et exposées au Comptoir. « C'est, c'est quelque chose ! », d'accord. Mais ce n'est pas de quoi nous voulons parler.

Le Comptoir a ceci de bon qu'il nous met en contact plus étroit avec nos Confédérés. Il crée à Lausanne, pendant deux semaines, chaque automne, une Suisse en miniature. On y vide quelques flacons, soit. Quel grand mal y a-t-il là ? On n'oblige personne à boire. Il y a, du reste, des restaurants de tempérance. Ils sont peut-être un peu moins bruyants, un peu moins gais, pour dire le mot ; en sont-ils moins respectables ? Non pas.

Où le Comptoir nous rapproche entre Confédérés. Il nous apprend à nous connaître, à nous comprendre, à nous aimer. Cela seul serait sa raison d'être. Que les industriels et les commerçants y fassent des affaires, de belles affaires, tant mieux ! Nous aimerions qu'ils puissent tous, en retournant chez eux, mettre la clef sur la corniche et appliquer à la porte de leur magasin ou de leur atelier une pancarte avec ces seuls mots : « Fermé pour cause de fortune faite au Comptoir de Lausanne ! »

Mais à côté de cela, il y a le côté moral, patriotique, qui pour être moins palpable n'en est pas moins important. Ce côté-là, le Comptoir le réalise. Nous nous en sommes particulièrement persuadé cette année. Il nous a semblé voir se fonder à vue d'œil les divergences de langue, de race, de confession, qui sont la caractéristique de notre pays mais qui en sont le point périlleux.

Le Comptoir, comme, du reste, la Foire de Bâle, atteste cette unité d'action, cette unité

d'effort, cette unité de sentiment, sinon de mentalité qui sont le propre du peuple suisse, en dépit de toute la diversité des éléments qui le composent.

Quelques esprits, sérieux à l'excès ou chagrins s'élèveront contre la multiplicité de nos manifestations populaires. Peut-être bien n'ont-ils pas entièrement tort. Mais qu'ils se disent bien que s'il y a un mal dans cette multiplicité, il y en aurait un bien plus grand encore dans l'absence ou dans la trop grande rareté de ces manifestations. Les grandes fêtes nationales — le Foire de Bâle et le Comptoir de Lausanne peuvent prétendre à cette qualification — font plus encore pour le développement et la prospérité du pays que les relations économiques dans lesquelles entrent en jeu des intérêts souvent divergents et dont le choc provoque des inimitiés.

Passons sur les quelques verres « de plus » qui se boivent au Comptoir et disons-nous que le peuple y gagne en cohésion, en compréhension. N'est-ce pas là l'essentiel ? J. M.



ON CRANO TSACHAO

L'A tsasse l'a coumeinci dein noutron pai. La beinda verda, la beinda grise, la beinda naïre dzelyant dein lè campagne. Lè z'ètyairu, lè corbè, lè làivre, lè tasson, lè z'izelette, lè dzenelhie, lè counet, lè tsat et lè tsachão n'ant qu'à sè bin teni, cà, quemet diant lè croûte leingue :

L'è pè lè làivre qu'on coumeince
L'è pè lè tsachão qu'on finit.

Tot cein l'è pi po vo dere que l'ein è arrevà de iena à noutron ami Gregnalet. Vo lo cougnâte prão. L'è clli que sè laisse crêre la barba rein que por allà à la tsasse po que lè bête sè crayant que l'è on bosson, et que l'a dâi tant croûto get que vâi pas pi onna modze à trâi pi de li. L'a la iuva tant basse que sa fenna, la Gregnaletta, l'è adî ein cousin quand l'è que lo vâi parti que s'è trompâi de bet po son fusi, que bete la crosse contre lo matou — l'è tot cein que l'a tiâ tant qu'ora — et lo canon contre li. Adan ti lè matin lâi eimbroûle la crosse avoué dâo mâi et lo canon avoué de la moutarda. Dinsè lâi pao rein arrevà. Quand vâi la bête, âo bin quand l'out — du que vâi rein, — passe lo lèste-pote sur l'arma et quand l'acheint lo côté dâo mâi, lo bete à son épaule, tire lo gatollion, et fot bas son tsin. Lâi ein faut dize-houit per an de clliâo tsin ! Quin z'impoût ! Sacré Gregnalet !

Ora, mè faut vo dere que lo bolondzi l'avâi on papaguié — on perroquet se vo z'amâ mi — on galé papaguié que dèvesâve asse bin que 'na fenna. Dessuive clliâ qu'âo bolondzi qu'on pao pas mi. Minameint que dâi coup ie desâi : « Embrasse-moi Ulysse ! » tant bin que l'Ulysse montâve amon lè z'ègrâ po eimbransi la Sylvie et

trovâve rein que lo papaguié que lâi desâi avoué lo son de voix de sa fenna :

— Moi d'avril !

Vo dio que l'êtai on z'ozô que lâi manquâve rein, pas pi la parola.

S'è-te pas trovâ que clli Jacot, on dzo, s'è sauvâ ; l'è parti dein lè boû et l'a bi z'u bramâ :

— Ulysse, viens m'embrasser !

n'a jamais été fotu dè trovâ sa carrâie. Tot cein que l'a trovâ, l'è... Gregnalet que l'êtai dein lo boû et que guegnive budzi lo bosson iô lo papaguié s'êtai aguelhi. Gregnalet acheint lo mâi de son fusi, eincrosse et pu... rran... fot à l'ozî onna débordounâie à bet portoint. Jacot l'a ètâ manquâ, mà la sacossa l'a ètâ tant forta que l'è tsesâ vè lè pi à Gregnalet. Stisse lâi seimblie vère on z'ozî, teind la man po l'accroutsi et fâ :

— Euh ! mon Dieu que t'i maigro !

Et Jacot lâi repond :

— C'est que j'ai été bien malade !

Adan, mon Gregnalet, tât épouâiri, lâse la bite et fâ dinsè :

— Estiusâ-mè bin, Madama, ie vo pregné po on z'ozî !

Marc à Louis du Conteur.

PETITS RENTIERS

L'E Journal de Morges publie le très intéressant article que voici, où l'on reconnaît d'emblée la plume toujours alerte et spirituelle de M. le Dr Gustave Krafft.

Le petit rentier est celui qui vit de ses petites rentes après une longue existence de travail opiniâtre, de sage économie et d'épargne prudente.

Il n'a jamais rien gaspillé. Il a toujours pensé à ce lendemain éventuel et lointain qui s'appelle la vieillesse, avec l'ambition légitime d'être un petit vieux indépendant.

La seule idée d'être à la charge de ses enfants ou de sa commune ou de quelque parent généreux lui est tellement pénible qu'il s'est privé, toute sa vie de beaucoup de choses utiles ou agréables pour réaliser ce noble rêve : vieillir, souffrir et mourir dans l'indépendance et dans la liberté !

Il rend hommage à ceux qui ont fondé les Asiles de vieillards, mais ce sont des asiles pour les vaincus de la vie tandis qu'il a tout fait pour être un vainqueur de la vie, quelque modeste que soit d'ailleurs cette victoire.

Quant à la sollicitude de l'Etat qui se dispose à créer l'assurance-vieillesse, il espère n'en pas avoir besoin parce qu'il sait trop que celui qui paie commande. S'il devient un vieillard, il entend ne plus obéir qu'à ses petites ou grandes infirmités, en vivant à sa guise, où bon lui semble et comme il lui plaît.

Le petit rentier n'est pas, nécessairement, un petit bourgeois sans idéal. C'est souvent au contraire un bon petit philosophe. Il a de l'ordre. Il établit un budget. Il marque ses recettes et ses dépenses. Il paie tout ce qu'il achète comptant, après quoi, il songe à d'autres choses plus belles et plus élevées.

Sa caisse est petite, mais il a toujours de l'argent dans sa caisse !

Il n'emprunte jamais à ses amis parce qu'il a tout prévu... même l'imprévu !

Il aurait honte de déposer un titre en nantissement, non pas qu'il se soucie de son crédit — celui qui a du crédit n'en cherche pas — mais parce qu'il y verrait comme une faillite de sa méthode.

Le petit rentier a de l'amour-propre. N'étant pas fonctionnaire, il n'a ni pension ni retraite. Il ne peut plus travailler ou presque plus ; mais il s'occupe tandis que son petit capital travaille pour lui.

Et cela est juste, car ce petit capital est son œuvre, l'œuvre de toute sa vie.

Le petit rentier, lorsqu'il sort de chez lui, a bonne mine et bonne façon. Il est propre de corps et d'esprit. Il a même l'air d'un riche et la foule stupide, jalouse et hargneuse, l'envie et le menace de la suprême injure moderne, de ce gros vilain mot de capitaliste !

Il est un capitaliste parce qu'il possède un petit capital qui le rend indépendant de son prochain ! Voilà le crime !

Et ce crime repose moins sur l'argent qu'il possède que sur l'indépendance obtenue avec cet argent !

— « Vous avez gagné la liberté de vos vieux jours ! Nous n'aimons pas cela ! Car si nous réclamons la liberté pour nous-mêmes, nous ne pouvons la tolérer chez les autres ! »

Le petit rentier est un homme qui a su faire ! Mais ceux qui n'ont pas su faire disent de lui qu'il a eu de la chance ! Il a montré simplement de l'intelligence et de l'énergie, mais on le traite de roublard ! Il a donné, à l'occasion, ce qu'il pouvait donner, mais il n'a pas cautionné stupidement au-delà de ses moyens, au-delà du bon sens !

Le petit rentier passe actuellement par une crise douloureuse, mais il ne se plaint jamais. Il a de l'honneur ! A mesure que ses petites rentes diminuent, sa dignité augmente. Le prix de la vie a doublé, triplé, mais lui, n'a pas bronché. Il a supprimé simplement, l'une après l'autre, toutes les dépenses qui ne sont pas urgentes. Il vit de privations et garde le sourire !

Vous le rencontrez en ville ou bien en promenade ; il est de bonne humeur et ne manque de rien. Allez donc un peu le voir chez lui ! La bonne à tout faire est partie depuis longtemps ; c'est lui, maintenant, qui est devenu bon à tout faire, lui, l'intellectuel, lui, l'artiste ! Il balaie sa chambre, il cire ses souliers. C'est lui qui, à la nuit tombée, ou bien au petit jour transporte la poubelle municipale.

Le petit rentier met la table lestement et sans faire d'histoires. Il aide à sa femme qui aide à son mari ; on s'aide, on s'entraide toute la journée. On partage la besogne, après quoi, on va se coucher de bonne heure !

Honneur aux petits rentiers comme à tous ceux qui travaillent, avec courage, à le devenir.

Honneur aux rentiers précoces, victimes de la guerre, de la maladie ou de l'accident, aux rentiers malgré eux, à tous ces petits capitalistes qui représentent la plus solide base de la société !

Que l'Etat vienne au secours du pauvre, du malade, du vrai malheureux ; qu'il supprime, peu à peu la charité, elle-même, c'est bien ! Qu'il répande, à profusion, l'instruction, l'hygiène, le bien-être collectif, c'est parfait !

Mais qu'il prenne garde de ne pas organiser les primes à la paresse, à l'imprévoyance, au laisser-aller, au désordre, au je m'en-foutisme !

Enfin ! Qu'il ne se mêle pas de faire notre bonheur malgré nous ! Nous ne voulons pas d'un bonheur officiel, obligatoire et gratuit ; car ce n'est plus du bonheur !

Nous voulons le bonheur gagné, le bonheur acquis, le bonheur longtemps cherché, enfin trouvé !

Nous ne voulons pas être numérotés comme nos chaussures dans un hôtel !

Nous voulons vivre et travailler librement. Nous voulons rire et pleurer librement.

Nous voulons vieillir, souffrir et mourir librement !

Ce n'est pas l'Etat qui sauvera la société malade, c'est l'individu !

Il faut qu'il naisse, vive et meure dans la liberté.

Dr Gustave Krafft.

Pour s'enrichir. — Deux campagnards discutent. Jean qui est un tout malin et un actif a su profiter de toutes les occasions qui se sont présentées pendant la guerre et a joliment arrondi son avoir.

David, au contraire, un tantinet simple et indolent est resté ce qu'il était, un petit campagnard, quelque peu dans la gêne.

Jean lui en fait le reproche et compare avec un certain orgueil, sa situation, à lui, à celle de David.

— Oh ! écoute Jean, y faut pas tant te monter le cou. Moi aussi, j'aurais pu devenir riche, et tout simplement : Je n'aurais eu qu'à t'acheter pour ce que tu vaux et te revendre pour ce que tu as. P.

MADAME SE REGIMBE

On se souvient des vers si spirituels qu'écrivait jadis notre cher ami et collaborateur André Marcel et dans lesquels il prenait à partie les dames. Voici une réplique, un peu tardive, peut-être. Nous la publions quand même, sachant qu'il faut toujours laisser aux dames le dernier mot.

Ton adorable voix, jadis,
Me soufflais de si douces paroles ;
De tendresse ; d'amour ; c'était si gentil,
Tous ces mots, charmants et frivoles.

Maintenant... ah ! c'est autre chose,
Tu m'appelles d'une voix sèche
Tu modifies bien ta prose
Tu as des propos un peu... rèches !

Jadis... quand nous étions fiancés,
Dans tes galants discours, toujours
Tu répétais : Bientôt, nous serons mariés !
Oh ! plus beaux de nos jours ! !

Maintenant, quand nous sortons,
Tu prends un air : quasi-moderne
Pour marmotter : Allons ! Allons !
Oh... ces femmes ! Quelles balivernes !

Autrefois, à chaque instant,
Tu t'arrêtais... et d'un regard...
Qui prenais l'âme, lentement,
Tu disais : « Amour »... Vieux bavard ! !

Et... dans tes yeux, il y avait de ces flammes,
Maintenant... c'est si différent !
Que tu es « meule » avec Madame !
Tu m'as aimé combien de temps ?

Hier, pour mon jour d'anniversaire,
Tu es entré... en coup de vent !
Tu m'as donné... un bec sommaire !
Et... tu as fui, comme un manant !

Jadis, dans les sentiers fleuris,
Tu arrachais des gerbes entières,
Que tu m'offrais, pardi !
En m'appellant : « Très chère ! »

Au printemps, subtil, caressant,
Autrefois, nous goûtions l'ivresse
D'un beau jour mourant,
Adieu maintenant... la tendresse !

Maintenant dans nos promenades,
Tu me « sème » sans plus t'en faire !
Tu sifflotes un air maussade ;
Ou... tu te fiches de... ma mère !

Jadis, un sourire exquis
Toujours errait sur ton profil sagace ;
Maintenant... que c'est fini...
Je vois bien... comme on se lasse !

Jadis, tu riais toujours,
Tu me disais... mille bêtises !
Maintenant, tu manques d'humour !
Tu m'explique... de quel endroit souffle la bise !

Il fut un temps ; pour le moindre bobo
Tu t'affolais ! Tu suppliais : Chérie,
Prends vite un petit repos,
Pour te guérir, ma mie !

Maintenant tu rages : « Madame »
Qu'avez-vous fait de la pommade ?
Voyez, je tire la « rame »
Vous êtes sans cœur « douce pintade ! »

Jadis, tu murmurais...
Sur un ton si sincère...
Que tu m'aimais...
Oh là là ! Belle chimère !

Maintenant, c'est autrement,
Ton refrain, ta plainte amère :
« Oh... ces femmes ! Que c'est changeant !
Quelle tuile !... ces belles-mères ! ! »

E. de Dompierre.

LA PEQUIGNOTTE

 L'EST ainsi qu'on avait coutume de l'appeler. Pourquoi ! — Pas plus que moi, personne n'aurait pu le dire, tant il était d'usage dans le vieux temps, de se donner des surnoms entre gens du même village.

La Péquignotte. Un type qui eût été bien curieux à étudier... Mais alors nul n'y songeait, l'habitude n'était point encore venue de se creuser la cervelle en études psychologiques et autres. On se bornait à constater les faits, et c'était tout.

C'était la messagère du village. De Lucens, son lieu natal, elle se rendait chaque semaine au marché de Moudon, la hotte sur le dos, un panier au bras, quelquefois deux. Pendant trente-quatre ans de sa vie, sans y manquer plus de deux ou trois fois, elle fit tous les samedis le même trajet.

C'était son principal gagne-pain, le moyen de gagner quelques batz, — à cette époque où ne parlait pas encore de sous ; — car à elle seule incombait le soin de pourvoir à l'entretien des siens, un mari perclus et un fils idiot. Le premier, qui avait toujours été malingre, terrassé dans son âge mûr par une attaque de paralysie, gisait racorni, atrophié au fond de son lit... le fils, à sa naissance, aussi bien doué que quelque enfant que ce fût, avait été dans sa troisième année, atteint d'une de ces maladies qui laissent peu d'espoir. Il en avait échappé, mais son intelligence y avait sombré.

Tel était l'intérieur. Pas gai, on peut le croire, mais tant d'ordre, tant d'honnêteté y régnait, que dénué comme il était, ce pauvre logis inspirait du respect.

Et c'était pour soutenir ces deux pauvres êtres, que tout le long de l'année, la Péquignotte travaillait ferme et dur.

Au surplus, par ses courses régulières à la ville, elle rendait de si bons services à la localité qu'il semblait qu'on n'aurait pu se passer d'elle, c'est pourquoi chacun l'estimait et lui faisait bon visage, sans compter que tous ceux qu'elle pouvait, glissaient de temps en temps dans son panier soit une bouteille de vin, soit du sucre ou du café, ou quelque autre petit cadeau, tant pour la reconforter que pour réjouir le cœur des deux infirmes.

Dire que parfois l'existence ne lui pesât pas lourd, serait mentir. Au dehors, toutefois, elle n'en laissait rien paraître, tant elle avait à honneur de ne pas faiblir. Une femme forte, tête saine dans un corps sain, l'énergie même. Tout ouvrage lui était bon dès qu'il y avait quelque chose à gagner : — filer, teiller le chanvre, sarcler, bêcher, aider aux fenaisons, aux moissons, — rien ne la rebutait. N'avait-elle pas trois bouches à nourrir ?

De taille moyenne, osseuse, tannée, les traits durs, l'œil noir et franc, je crois la voir encore, le front trempé de sueur sous le mouchoir qui l'abritait du soleil, arpenter la grande route d'un pas robuste et pressé. De peu de discours, avec le parler un peu brusque de ceux qui n'ont pas le loisir de se perdre en sornettes, elle allait droit son chemin.

La tête pleine de commissions, — chacun lui en donnait — elle n'en oublia jamais une. Achats, commandes, consultations, messages de toutes sortes, tout cela logeait dans sa mémoire comme dans un casier. Que d'allées et de venues ! Du teinturier, il lui fallait aller chez le marchand de sabots, du docteur chez l'apothicaire, de la modiste au confiseur, de l'épicier chez le tailleur... que sais-je encore ? cela n'en finissait pas.